

# Modalités d'une enquête ethnométhodologique sur le travail de cinéastes documentaristes

**Yann KILBORNE**, doctorant en sciences de l'information et de la communication à l'Université Paris 8, consacre ses principales recherches à la phénoménologie et au cinéma documentaire. Il assure un enseignement sur les enjeux du cinéma de réalité dans le cadre d'une formation de 3<sup>e</sup> cycle en sciences sociales (DESS Ethnométhodologie et Informatique à l'Université Paris 8). Yann Kilborne est auteur de plusieurs courts-métrages (notamment sur l'environnement urbain et l'art) et d'un long-métrage documentaire (sur l'École normale supérieure Lettres et Sciences humaines à Lyon). Il est également membre du comité de rédaction de la revue *Sens public* ([www.sens-public.org](http://www.sens-public.org)) et directeur de publication des *Cahiers d'ethnométhodologie*.

**Résumé:** *Le métier de documentariste est contradictoire, car soumis aux lois de l'industrie mais relevant d'une démarche d'auteur, et tourné vers la compréhension des fonctionnements humains, mais aspirant à être un mode d'expression personnel et artistique. Comment est vécu ce travail complexe de création de films documentaires, en quoi consiste-t-il et à quelles représentations fait-il appel? L'ambition de l'enquête ethnométhodologique que j'ai menée sur ces questions était de faire l'étude des procédés, des ruses et des conceptions de cinéastes du réel. L'objet de cet article est d'analyser les caractéristiques de cette enquête.*

**Mots clés:** *cinéma, documentaire, réalité, ethnométhodologie, art, anthropologie visuelle.*

**L**e documentariste<sup>1</sup>, comme tout cinéaste, met en scène, choisit des angles de vue, des perspectives, des personnages, et doit faire preuve d'imagination pour raconter une histoire (ne serait-ce que celle des actions ou des paroles dont il a été le témoin). Cependant, il doit se confronter à des logiques de marché et de financement du cinéma qui sont le plus souvent en contradiction avec ses convictions, ses désirs ou le temps dont il a besoin pour mener à bien son projet de film. Par ailleurs, son intérêt pour le monde réel le rapproche de l'historien ou de l'ethnologue, mais sa vocation de cinéaste le détourne des préoccupations strictement scientifiques. Le métier de documentariste est par conséquent contradictoire : il est soumis aux lois de l'industrie, mais relève d'une démarche d'auteur ; il se nourrit d'une démarche de compréhension des fonctionnements humains, mais aspire à être un mode d'expression personnel et artistique.

1 J'envisage ici le documentaire portant sur l'homme, et non sur les animaux, et le documentaire entendu comme œuvre cinématographique, et non comme document audiovisuel à finalité strictement utilitaire. Le documentariste est le cinéaste qui réalise des films documentaires.

Du point de vue du chercheur en sciences sociales, l'étude de l'activité professionnelle des documentaristes ne s'en trouve pas simplifiée : à la complexité de cet objet d'étude s'ajoute le problème de la pertinence des méthodes d'investigation et d'analyse. Pour faire émerger le sens commun d'une activité artistique industrialisée, faut-il recourir à des questionnaires ? Les statistiques sont-elles suffisantes pour expliquer les conceptions et les logiques de pensée des acteurs sociaux de ce milieu ? Ou bien au contraire, faut-il viser des démarches compréhensives, telles que l'entretien ou l'observation participante ? Par quels moyens appréhender en profondeur des jugements et des procédés subjectifs, et comment faire ressortir les contradictions et les enjeux cachés de la pratique professionnelle du documentaire ? Concrètement, comment évaluer par exemple les rapports de dépendance qui lient les documentaristes aux producteurs et aux diffuseurs ? Comment en somme rendre compte, d'un point de vue scientifique, du travail des cinéastes documentaristes ?

Je me suis retrouvé, en 2003, au moment de commencer une étude sur les cinéastes documentaristes, face à ces questions délicates. À suivre les usages de la sociologie classique, j'aurais pu concevoir le projet d'une étude exhaustive de l'activité professionnelle des documentaristes, en considérant qu'il s'agissait là d'un groupe professionnel homogène, doté de valeurs communes, d'un système de pensée autonome. La méthodologie traditionnelle, très liée au modèle de scientificité des sciences de la nature et des sciences mathématiques, aurait alors consisté à élaborer des statistiques et, *in fine*, à dégager des lois générales et des tendances mathématiquement fondées.

Cependant, engagé sur la voie d'une sociologie qualitative d'un genre particulier – l'ethnométhodologie –, il était exclu que je vise un groupe dont je ne connaîtrais pas chacun des membres, et parfaitement impensable de prétendre statuer sur le fonctionnement d'une catégorie sociale quelconque. L'ethnométhodologie, sociologie sceptique et radicalisation de l'interactionnisme symbolique<sup>2</sup>, cherche à accéder à l'expérience immédiate et familière des individus. Elle s'intéresse à leurs méthodes, à leurs raisonnements pratiques, et pose le principe d'une étude toujours limitée dans le temps et l'espace. Face à la tradition classique d'étude du phénomène social global et abstrait, l'ethnométhodologie réintroduit l'homme, singulier et concret, « *l'acteur dont le faire et le sentir se trouvent au fond de tout le système social* » [Schütz, 1984, p. 6], et rejette les prétentions quantitativistes de la sociologie dominante.

Je me suis par conséquent interdit de statuer définitivement sur ce qu'était le cinéma documentaire et sur la manière dont il était pratiqué et conçu par les documentaristes dans leur ensemble. Je m'en suis tenu à quatre témoignages, laissant au lecteur le soin d'étendre les principes et conceptions soutenues, c'est-à-dire de procéder à des induc-

---

2 L'interactionnisme symbolique suppose que c'est dans la dynamique des échanges entre les personnes (interactions), et à travers le sens que donnent les individus à leur action (d'où le qualificatif de symbolique), que l'on peut comprendre les mécanismes du jeu social. L'ethnométhodologie constitue une radicalisation en ce sens qu'elle invite à procéder non seulement à une observation directe en rupture avec la sociologie quantitative, mais à une analyse purement situationnelle et descriptive du jeu social, valable à un moment *t*, et concernant les seules personnes étudiées.

tions. Mon travail a consisté à décrire (à partir de leur discours) l'activité créatrice de ces documentaristes, à préciser leurs conceptions du documentaire, ainsi que leurs conditions de travail. J'ai distingué ce qui relevait d'une description stricte des propos tenus, de ce qui constituait une interprétation des données, afin de favoriser ainsi le travail de distanciation à l'égard tant des données que de ma propre implication. Aux entretiens comme source principale de cette recherche s'est ajoutée ma propre expérience de documentariste, ainsi que des références bibliographiques<sup>3</sup>. Cet article constitue un retour réflexif sur le cadre théorique de cette enquête, les choix méthodologiques adoptés, et les conclusions auxquelles j'ai abouti.

## La modestie de l'enquête

### *Une étude des activités pratiques*

L'enquête que j'ai menée relève d'un courant particulier de la sociologie<sup>4</sup> : l'ethnométhodologie. Il importe d'en rappeler l'esprit et les principes, tant elle rompt avec les évidences des sciences sociales traditionnelles. Définie comme « *étude des modalités pratiques (routines, mises en scène, gloses ou explicitations...) de la conduite sociale* » [Pharo, 1989] ou encore « *étude des caractéristiques du raisonnement pratique de sens commun dans les situations courantes d'action* » [Heritage, 1987, p. 2], l'ethnométhodologie est, pour le dire plus simplement, une sociologie du savoir ordinaire.

Fondée par le sociologue américain Garfinkel à la fin des années 60, avec l'ouvrage *Studies in Ethnomethodology* [Garfinkel, 1967], elle se donne pour tâche d'élaborer une connaissance limitée des pratiques banales du quotidien. C'est là une démarche en rupture totale avec la sociologie classique, fondée sur l'idée d'une objectivité des sciences sociales grâce aux mathématiques, habituée à des sujets d'enquête plus « extraordinaires » et portant sur des champs sociaux très larges.

L'ethnométhodologie, écrit Garfinkel, se propose « *de traiter les activités pratiques, les circonstances pratiques et le raisonnement sociologique pratique comme des thèmes d'étude empirique, en accordant aux activités les plus communes de la vie quotidienne l'attention habituellement accordée aux événements extraordinaires* » [Garfinkel, 1967, p. 649]. Elle observe et analyse les systèmes de pratiques sociales, régies par des règles comme une grammaire. Le monde extérieur est vu et interprété par les individus qui le composent, de sorte que les faits sociaux sont étudiés non plus de l'extérieur, mais tels qu'ils sont vécus. Le changement de perspective est considérable : il s'agit en effet de dire que les faits sociaux ne s'imposent pas à nous, mais qu'ils sont *produits par*

---

3 Dans la perspective ethnométhodologique, les livres ne valent que pour leurs auteurs. Autrement dit, la publication ne confère pas le droit de considérer le discours d'un livre comme universel.

4 Je mets de côté, dans ce texte, les différences que l'on peut faire entre sociologie, ethnologie et ethnographie.

*nous*, qu'ils sont non pas des choses, mais des accomplissements pratiques. La pratique n'est jamais pure application de règles préétablies, mais suppose une création des acteurs sociaux (l'usage de ces normes est un processus que chacun adapte à chaque situation). Le fait social n'est donc plus un objet stable, mais le produit de l'activité continuelle des hommes.

L'originalité affichée de l'ethnométhodologie réside précisément dans cette conception théorique des phénomènes sociaux comme *accomplissements des méthodes* (ou procédures) que les individus utilisent pour mener à bien leurs actions ordinaires (comment s'habiller pour se rendre à un rendez-vous amoureux, de quelle manière aborder ou éviter certains sujets dans certaines circonstances, etc.). Cette attention portée à l'acteur en tant que sujet maintient le souci d'une élaboration scientifique, la prise en compte de la subjectivité n'entraînant pas de confusion entre la description de l'objet par le sociologue et celle du même objet par tout acteur social. Simplement, la question sociologique porte sur une construction sociale jusque-là négligée, à savoir celle qui permet aux acteurs de produire leur univers, suivant des règles qu'ils engendrent eux-mêmes. L'ethnométhodologie entend également lutter contre les hypothèses classiques, insuffisantes, d'intériorisation des normes induisant des conduites déterminées et impensées. La « sursocialisation » du comportement des acteurs ne permet pas en effet d'expliquer comment s'établissent, se maintiennent ou se transforment les règles qui gouvernent les interactions. S'interroger sur les causes à l'origine des phénomènes n'équivaut pas à s'intéresser à comment les choses sont ce qu'elles sont : il faut écarter la question classique du *pourquoi* et s'intéresser à celle du *comment*. La véritable tâche du sociologue est donc d'analyser les savoir-faire, les procédures, les règles de conduite qui donnent sens aux activités des hommes, en étant sensible à l'*interaction dialectique* qui se produit entre les acteurs sociaux et le système qu'ils subissent et produisent.

L'ethnométhodologie est donc modeste par principe et refuse à peu près toutes les ambitions des sciences sociales traditionnelles. Cette autolimitation radicale des prétentions de recherche, qui est si typique des enquêtes ethnométhodologiques, repose au fond sur deux principes fondamentaux : d'une part, celui d'un refus de l'absolu et, d'autre part, celui d'une absence de doctrine (ce qui la conduit à une production scientifique reposant essentiellement sur des descriptions).

### *Le refus de l'absolu*

L'ethnométhodologie refuse l'idée d'une vérité absolue ou qu'il puisse exister une théorie sociale valable en tout lieu et en tout temps. Lecerf souligne clairement, dans son « Projet de manifeste pour une union rationaliste localiste », que la vocation de la science à l'universel est une impossibilité, car il faudrait qu'existe un observateur omniscient universel. Ce n'est évidemment pas le cas, sauf à considérer l'observateur universel omniscient comme un « outil », c'est-à-dire à faire un acte de foi qui serve de postulat de départ (par exemple en faisant le pari de l'existence de Dieu et en dédui-

sant de cette existence des principes tenus pour certains). Ce n'est pas l'option de Lecerf, qui admet que d'autres puissent l'adopter, mais refuse en revanche qu'on la lui impose<sup>5</sup>. L'ethnométhodologie pose également le principe d'une incapacité d'épuiser la réalité de l'objet observé. Celui-ci est inatteignable, et l'ethnologue ne pourra jamais rendre parfaitement compte de la totalité d'un événement. En outre, ce qui en est dit dépend du sujet. Il est donc faux de prétendre énoncer quoi que ce soit de définitif, fût-ce à partir d'une description ethnographique la plus neutre ou la plus complète en apparence.

En clair, l'ethnométhodologie constitue un *relativisme*, au sens où elle refuse toute prétention universalisante (qu'il s'agisse de l'existence de Dieu ou de l'universalité de la science), et pose le principe que la connaissance humaine ne peut atteindre la vérité absolue. Cette position n'est pas sans rappeler le scepticisme grec et les propos du sophiste Protagoras (v<sup>e</sup> s. av. J.-C.). Le scepticisme est en effet dénonciation des conceptions nouménales et refus d'admettre l'existence de réalités intelligibles. Les sceptiques soutiennent que l'objet n'est jamais appréhendé tel qu'il est en lui-même et qu'il contient toujours quelque chose qui appartient au sujet. Par conséquent, la réalité empirique de l'objet ne saurait constituer une donnée absolue, et la connaissance s'accomplit relativement au sujet qui concourt à la constituer. C'est le sens de la formule du sophiste Protagoras, précurseur sur ce point, qui soutient que l'homme est la mesure de toutes choses, c'est-à-dire que rien n'est par *nature* mais que tout est par *convention*. L'ordre des choses est défini par l'homme (par la loi et l'éducation) et non par un ordre divin ou naturel. « *L'homme est la mesure de toutes choses, pour celles qui sont, de leur existence; pour celles qui ne sont pas, de leur non-existence.* » Cela ne signifie pas que toutes les valeurs sont égales, qu'il n'y a pas de science ou de morale. La formule n'implique pas nécessairement le nihilisme. Science et morale sont fondées par l'opération des hommes, c'est-à-dire par artifice, par convention. Que la distinction entre bien et mal soit de convention ne veut pas dire que le bien et le mal sont indifférents, mais que c'est aux hommes de faire la distinction, que le choix restera arbitraire et que l'on ne pourra pas s'appuyer sur une référence stable, comme l'est par exemple le bien chez Platon. Le relativisme est donc au fond non pas théorique, mais *opératoire*. Que l'ethnométhodologie soit un relativisme ne veut pas dire que toutes les valeurs et connaissances sont sur le même plan, mais que le savoir est fondé par l'accord entre les hommes. L'objectif de l'ethnométhodologie est de voir comment cet accord se construit.

Mon enquête s'est donc concentrée sur l'activité et les représentations de quelques documentaristes, et la recherche sur le milieu du cinéma documentaire en général a été écartée. Les quatre témoignages ont fait l'objet d'une étude poussée, en lien avec les biographies de chacun des documentaristes, mais même ce travail doit être considéré comme incomplet et éphémère. Incomplet parce que la recherche du sens est

---

5 « *Ce refus est supposé local. D'autres personnes et/ou groupes de chercheurs du réseau de la science pourront fort bien s'ils le désirent prendre l'observateur omniscient comme outil. Ce choix est leur affaire, pourvu qu'ils l'annoncent clairement et n'essaient pas de l'imposer à tous.* » [Lecerf, 1994]

une quête infinie, et éphémère car les déductions qui sont faites ne valent que dans l'instant où elles sont posées et doivent être systématiquement ramenées à celui qui les prononce (elles sont relatives à lui, tout comme le discours qu'il écoute est relatif à celui qui le prononce). Ce que j'ai pu dire de ces conceptions formulées par les uns et les autres ne peut donc en aucun cas être considéré comme une loi générale.

### *La prépondérance du travail descriptif*

Le second principe sur lequel s'appuie la modestie de l'ethnométhodologie est le refus de la formulation d'un savoir définitif, ce qui conduit à produire des travaux essentiellement *descriptifs*. L'ethnométhodologue procède à des descriptions de conversations, d'interactions, de procédés d'action, de tenues vestimentaires, etc. et se méfie de la moindre affirmation (y compris et peut-être même surtout, des siennes). Là encore, cette volonté de s'en tenir à une micro-sociologie fait penser au pyrrhonisme. La logique sceptique implique une critique de tous les dogmatismes, et pour éviter de tomber dans un dogmatisme à son tour, préconise de s'abstenir de constituer un savoir quelconque. Le sceptique se garde de formuler une croyance ou une thèse objective, pas même un jugement sur ce qu'il ressent. Au lieu de cela, il élabore des descriptions (des « *confessions* » ou des « *aveux* », dit Diogène Laërce) de ce qui lui apparaît. Ainsi les sceptiques se contentent-ils d'exprimer ce qu'ils ressentent et nient soutenir une quelconque thèse qu'ils affirmeraient ou présupposeraient. Le sceptique, indique Sextus Empiricus, « *dit ce qui lui apparaît, et annonce son affection, sans opinion, et sans rien affirmer à propos des objets extérieurs* » [Sextus Empiricus, *Hypotyposes*, I, 15, Benatouil, p. 78]. Leurs « *confessions* » ont un strict caractère personnel et passager et sont l'expression d'une capacité, ou faculté, à savoir la maîtrise pratique de l'antithèse. Pour le dire autrement, le sceptique se reconnaît à ce dont il est capable (faire surgir la discordance) plutôt qu'à ce qu'il *sait*.

Lecerf suit la même logique, me semble-t-il, en précisant que même une description implique des catégories et donc des inductions. D'ailleurs, pour éviter la formulation d'un jugement, il explique que l'ethnométhodologie « *emprunte les catégories mêmes du groupe qu'elle étudie* », ce qui a pour conséquence de garantir une « *opération non inductive en soi* »<sup>6</sup>. La tradition ethnométhodologique de critique des sociologies et de leurs méthodes va dans le même sens d'un anti-dogmatisme radical.

Le respect de ces principes entraîne une série de conséquences sur le plan méthodologique. On aura compris, par exemple, qu'avec l'ethnométhodologie, viser un groupe dont on ne connaîtrait pas chacun des membres n'a guère de sens, et qu'il est parfaitement impensable de prétendre statuer sur le fonctionnement d'une catégorie sociale car il ne s'agit là que d'une abstraction. Je me suis donc limité à quatre témoignages, laissant le lecteur libre de procéder à des généralisations, bien que je me l'interdise.

6 Yves Lecerf, « Lexique ethnométhodologique », terme « Descriptions » [*Pratiques de formation*, n<sup>os</sup> 11-12].

Deux règles méthodologiques méritent d'être soulignées, du fait de leur originalité et de leur dimension sceptico-ethnométhodologique : celle d'après laquelle le chercheur, ne pouvant se prétendre observateur objectif et détaché des contingences, doit se soumettre à la critique de son lecteur en lui fournissant une autobiographie raisonnée, et celle d'après laquelle il doit pratiquer une méfiance systématique à l'égard de ses propres préjugés, ce qui se traduit par l'obligation de suspendre son jugement.

## Les précautions de méthode

### *L'autobiographie*

La biographie raisonnée des documentaristes ne suffit pas, dans une approche ethnométhodologique, pour permettre au lecteur de statuer librement sur ce qui est avancé dans l'étude. La biographie de celui-là même qui mène l'enquête est exigée. L'observateur-ethnométhodologue doit pouvoir être à son tour objet d'observation.

Cette exigence offre un triple intérêt. Premièrement, l'exercice doit permettre au lecteur de la description socio-ethnographique, qui, dans la perspective utilitariste de l'ethnométhodologie, peut être potentiellement un utilisateur des informations données, de situer l'auteur du travail. La déclaration biographique renseigne le lecteur sur les préoccupations et les expériences passées de celui qui parle (du moins telles qu'elles peuvent s'exprimer à un moment *x*). Le lecteur peut donc, sur la base de ces informations, mieux comprendre le choix du sujet et les angles utilisés pour l'aborder, saisir avec plus de précision l'acception de certains mots ou encore la problématique qui sous-tend l'ensemble du travail. S'il décide de s'appuyer sur la description qui est faite d'un milieu pour agir lui-même sur celui-ci, il dispose d'un outil de mise à distance du récit socio-ethnographique.

Deuxièmement, dans une perspective plus radicale, l'histoire de la vie de l'auteur doit aider le lecteur critique à discerner les enjeux vitaux de la production scientifique. Si l'on considère, comme l'affirme Bourdieu, que « *le propre des intellectuels est d'avoir des intérêts désintéressés, d'avoir intérêt au désintéressement* » [Bourdieu, 1984, p. 79], la prise en compte du récit biographique du sociologue est un premier pas dans le sens d'une « sociologie des sociologues ». De ce point de vue, il s'agit non plus seulement de situer la démarche de l'auteur dans son histoire personnelle, mais de repérer les intérêts individuels et collectifs auxquels répond son travail scientifique.

Troisièmement, cette autobiographie sert à ce que l'auteur de la description reste attentif aux limites d'un discours englobé dans la description qu'il produit. Le récit autobiographique rappelle à l'auteur qu'il est inclus dans la description qu'il fait d'une ethnie, quels que soient ses efforts pour élaborer l'observation la plus neutre possible, et que la description du même groupe social réalisée par un autre ne serait pas identique. À travers la déclaration biographique, le descripteur doit être ramené à sa condition de sujet inscrit dans le monde afin qu'il n'oublie jamais l'inévitable influence

de l'observateur sur l'objet observé. « On devrait s'interdire de faire de la sociologie [...] sans faire préalablement ou simultanément sa propre socio-analyse » [Bourdieu, 1984, p. 79-80]. L'autobiographie participe de l'effort général d'éclairage de ses propres pré-supposés et permet de « prendre la perspective de la perspective ».

J'ai produit, en dépit de ma réticence personnelle à me livrer ainsi, une autobiographie raisonnée que j'ai fait figurer dans une partie consacrée aux aspects méthodologiques de mon enquête. À cette exigence de l'autobiographie s'ajoute celle de la pratique de la distanciation.

### *La suspension du jugement*

L'ethnométhodologie exige en effet du chercheur qu'il adopte une attitude de recul, de distance et de détachement vis-à-vis de son objet d'étude : c'est ce qui est désigné par l'« indifférence ethnométhodologique ». L'enquêteur doit observer les procédures des acteurs sociaux sans porter de jugement de valeur, par une position de détachement et de recul qui minimise sa partialité. Cette mise entre parenthèses du jugement sert notamment à s'attaquer à toutes les systématisations et à toutes les prétentions des sciences humaines. Mais plus qu'un réflexe de scientifique dans son activité professionnelle c'est, d'après moi, une attitude permanente de l'ethnométhodologue, bien en dehors de son terrain d'étude. Il serait absurde, en effet, que l'ethnométhodologue cesse tout d'un coup de considérer que les croyances sont propres à un village et situées dans le temps et l'espace, sous prétexte qu'il n'est pas en mission.

De nouveau, c'est le scepticisme grec qui permet, à mon avis, de comprendre la cohérence de cette « indifférence ethnométhodologique » (que les sceptiques appellent « *epochè* », c'est-à-dire, littéralement, « suspension du jugement »). La posture sceptique, en effet, met systématiquement en opposition soit des phénomènes, soit des pensées, ce qui a pour conséquence un « arrêt de la pensée » [Sextus Empiricus, *Hypotyposes*, I, 10, Dumont, p. 10], où ni affirmation ni négation ne sont prononcées. Puisqu'il n'y a ni vrai ni faux, ni existant ni non-existant, et que les choses sont « également indifférentes, immesurables, indécidables », il faut pratiquer à propos de toute chose un doute volontaire permanent. « *Ni nos sensations, ni nos opinions ne peuvent ni dire vrai ni se tromper. Par suite, il ne faut pas leur accorder la moindre confiance, mais être sans opinion, sans inclination, inébranlable, en disant de chaque chose qu'elle n'est pas plus qu'elle n'est pas, ou qu'elle est et n'est pas, ou qu'elle n'est ni n'est pas.* »<sup>7</sup> Cette suspension du jugement ne signifie pas que les sceptiques sont dans l'incapacité d'agir. Ils refusent l'idée d'une morale objective ou l'existence de la causa-

7 Ces deux dernières citations proviennent d'un texte de l'évêque et théologien Eusèbe de Césarée (264-340) citant le disciple pyrrhonien Timon, qui lui-même expose la philosophie de Pyrrhon. En dépit de son caractère indirect, ce texte est néanmoins considéré par les historiens comme capital puisque s'y trouve la plus ancienne définition du pyrrhonisme dont nous disposons. Timon cité par Eusèbe, *Préparation évangélique*, XIV, 18, trad. modifiée de M. Conche in *Pyrrhon ou l'Apparence*, PUF, 1994, p. 59-60, in [Benatouil, 1997, p. 50].

lité, mais ils s'appuient sur une sorte de morale provisoire, issue des habitudes et des conventions. Leur effort consiste à modifier leur compréhension des phénomènes en montrant que leur doute s'applique aux justifications de nos actions. Ce n'est pas, selon eux, la raison mais la nature, l'habitude ou les coutumes qui nous font agir. Les sceptiques affirment donc qu'ils mènent leur vie comme tout le monde, mais contrairement aux autres, ils ne fondent pas leurs actions sur des principes philosophiques (ou scientifiques), mais en suivant la nature et la coutume, et en s'orientant à partir d'opinions probables ou vraisemblables. « *Nous acceptons tout ce qui apparaît, disent-ils, mais nous ne disons pas que ce soit tel que nous le voyons. Que le feu brûle, nous le sentons bien, mais quelle est son essence, nous nous gardons de le définir.* »<sup>8</sup> [Diogène Laërce, *Vie, doctrines...*, IX, 103, p. 207] Ils rejettent donc les vérités certaines et l'idéal de la sagesse philosophique pour prendre le parti de la vie ordinaire. De la même façon, les ethnométhodologues restent parfaitement capables d'exercer des actions, tout en adoptant la même idée d'un impossible fondement certain et définitif.

Je me suis efforcé de respecter cette règle, au moins en tant que précepte méthodologique, en me gardant de tout jugement durant les entretiens sur la validité des propos ou sur leur correspondance éventuelle avec ma propre position. Placé dans un état de récepteur conscient du processus en train de se faire, j'ai concentré tous mes efforts sur la clarification des positions de mon interlocuteur, accueillant toutes ses idées avec bienveillance. De la même façon, au moment de procéder à l'analyse des données, j'ai scrupuleusement veillé à rendre compte des pensées de chacun sans tenir compte de mon accord ou désaccord, tout en procédant à un travail de synthèse dont certains aspects interprétatifs étaient inévitables.

## La prudence des conclusions

### *Une formulation soignée*

De ce qui a été dit, on devinera que les conclusions de mon enquête devaient nécessairement faire preuve de prudence, suivant en cela la logique de la modestie ethnométhodologique. Cela s'est traduit d'abord par une formulation particulièrement soignée des résultats de la recherche. L'ethnométhodologie exige ainsi une reformulation des propos spontanés, de manière à limiter toute prétention illégitime de connaissance. L'ethnométhodologue répète régulièrement et inlassablement qu'une affirmation ne vaut qu'en tant que le locuteur appartient à un groupe déterminé, et que son discours

---

8 Dans le même sens, p. 206 : « *Sur ce qui nous arrive en tant qu'hommes, nous sommes d'accord, qu'il fait jour, que nous vivons, et tant d'autres faits de la vie, nous le savons bien. Mais de tout ce sur quoi les dogmatiques donnent des affirmations appuyées sur des raisonnements, de cela nous disons que nous ne sommes pas sûrs, et nous suspendons notre jugement sur ces choses incertaines, parce que nous ne connaissons que nos affections. Que nous voyons, que nous pensons, nous le savons bien mais comment il se fait que nous voyons, pourquoi nous pensons, nous l'ignorons.* »

lui est propre, autrement dit, qu'il correspond à celui du village auquel il appartient. L'usage, en ethnométhodologie, du concept d'indexicalité est une marque de précaution scientifique et un rappel de l'idée qu'un mot ne se comprend que par rapport à un référent situé dans le temps et l'espace.

Encore une fois, l'ethnométhodologie retrouve ici la méfiance des sceptiques à l'égard du langage : « *C'est sans avoir de quoi exprimer notre pensée que nous parlons* », indique *Ænésidème* [Photius, *Bibliothèque*, p. 58]. Le langage est en effet spontanément dogmatique, conduisant à la formulation de jugements sur la réalité des choses. Mais les sceptiques ne se taisent pas pour autant, ils s'efforcent simplement de compenser ce défaut du langage en formulant leurs énoncés de manière prudente et en pratiquant l'aphasie, c'est-à-dire la non-assertion. Par exemple, rien n'autorise à affirmer que « le miel est doux ». Nous ne pouvons que déclarer « *Ce miel m'apparaît en ce moment doux* » [Sextus Empiricus, *Hypotyposes*, II, 246, Benatouil, p. 19], déclare Sextus Empiricus, dont l'effort de maîtriser la tendance dogmatique de toute parole l'amène à toujours rappeler la nécessité de parler de manière précise, ou à définir le sens des mots qu'il utilise. « *Avec les formules sceptiques, le langage dégorge ses distinctions et ses catégories, et accède à l'indifférence.* » [Benatouil, 1997, p. 30]

### *La distinction stricte de la description et de l'interprétation*

L'ethnométhodologie considère le travail descriptif comme primordial, puisqu'il limite par définition les risques de l'induction. Cela ne signifie pas que l'ethnométhodologue néglige absolument toute interprétation, mais celle-ci doit être très *strictement* distinguée et considérée comme relevant de la seule responsabilité de son auteur. Aucune généralisation n'est autorisée, du moins pas par le chercheur lui-même. De ce fait, dans mon enquête, j'ai isolé ce qui relevait de la description des contenus d'entretiens (néanmoins organisés suivant des catégories thématiques) et ce qui relevait de l'analyse des enjeux sous-jacents, des non-dits ou des liens entre une idée et un parcours personnel. L'exposé des idées offrait une sorte de matière brute, mais seule l'analyse des discours et la libre interprétation permettait d'en montrer toute la complexité et les contradictions. Ce souci des niveaux d'analyse peut être illustré par le thème de l'opposition entre cinéma documentaire et reportage.

Les quatre documentaristes interrogés ont chacun exprimé l'idée qu'il fallait dissocier l'un de l'autre, à partir d'une série d'arguments qui mettaient en avant la médiocrité en tous points du reportage : les reportages n'ont aucun point de vue, et leurs auteurs sont interchangeables (n'importe qui peut les réaliser, car ils sont sans personnalité) ; les documentaires filment ce qui est moins évident, là où le reportage cherche la facilité et l'évidence. Seul le documentaire prend des risques. Le journalisme spéculé sur l'événement, alors que le documentaire s'en éloigne. En tant que production journalistique, le reportage est une quête d'informations mais pour le documentaire, l'important est ailleurs (dans l'invisible et le quotidien de la vie humaine). Le documentariste s'abstiendra donc de filmer ce que le journaliste voudra précisément

exploiter. Avec pour conséquence que le recours à l'image dans le journalisme est utilitaire (il sert un texte et illustre une information à faire passer) et que la volonté de faire comprendre un message induit un refus de l'ambiguïté et des jeux de l'implicite. Au contraire, le cinéma documentaire revendique une intention de réalisation et cherche à laisser les images parler d'elles-mêmes. Enfin, une telle confusion a des conséquences pour la survie de la démarche documentaire, le cinéma documentaire étant plus long à produire, plus coûteux et plus exigeant.

Mon travail de mise en lumière de ces propos (qui s'est fait dans un second temps) m'a conduit à proposer l'existence d'un *complexe de supériorité* des documentaristes à l'égard des journalistes (complexe qui est l'inverse du complexe d'infériorité des cinéastes documentaristes à l'égard des cinéastes de fiction). L'insistance sur les mérites du documentaire et la lourde dévalorisation inverse du reportage sont en effet des réponses directes à une marginalisation du cinéma de création face à la suprématie des films de journalisme. Pourtant, on pourrait imaginer que le reportage occupe la même place que le manuel de bricolage ou le magazine face à des ouvrages de littérature ou à des essais, sans que l'existence des uns nuise aux autres. Le reportage répond finalement à des objectifs utilitaires, ce qui n'est pas en soi condamnable, d'autant que certains reportages sont très réussis (par exemple lorsqu'ils constituent de magnifiques albums photos d'une région du monde, ou lorsqu'un film détaille les malversations dans le cadre d'une affaire politico-financière). Si le reportage devient la cible de critiques acerbes, c'est parce que le reportage en général rend l'existence et la reconnaissance du documentaire de plus en plus délicates. (Il ne s'agit pas de nier la nécessité d'une critique des mauvais reportages.) Le reportage prend toute la place : en matière de diffusion, il occupe une position écrasante à la télévision, certains festivals eux-mêmes en diffusent en dépit des intentions affichées de montrer du documentaire. En matière de financement également, le reportage ponctionne largement les subventions destinées au documentaire de création. Les documentaristes développent donc d'autant plus volontiers un discours sur la médiocrité de ce genre de production sur le réel dans sa globalité (et sur le journalisme) qu'ils se retrouvent exclus.

### *Des exemples de procédés pratiques*

L'ethnométhodologie n'ayant pas pour but, comme je l'ai indiqué, de fournir des explications définitives sur le fonctionnement des processus sociaux, mais au contraire de proposer des descriptions (assorties d'interprétations limitées dans le temps et l'espace et n'engageant que leur auteur), des procédures de sujets sociaux singuliers, l'un des apports de mon enquête a constitué à livrer des procédures des cinéastes documentaristes interrogés.

Ainsi était-il intéressant de découvrir la technique du tournage vidéo préalable (préparation du film par un tournage vidéo servant de document de travail pour organiser le tournage véritable, en pellicule et avec les moyens lourds du cinéma de fiction), celle de la liste de sujets pour lancer la production d'un film (liste de films et contact

des sociétés de production pour leur proposer des sujets), de la lettre d'intérêt (document d'une chaîne permettant, à défaut d'avoir un engagement, de convaincre d'autres partenaires de participer au projet), du recours au bruitage (pour renforcer la narration et compenser la mauvaise qualité du son), ou encore du travail sur une idée non personnelle (qui favorise la distanciation et oblige à être imaginatif).

Pour conclure, je dirais qu'à défaut de pouvoir constituer une étude sur le travail des documentaristes en général (puisque c'est là un but contraire à l'ethnométhodologie), l'enquête aura permis au moins de faire connaître assez précisément la trajectoire de ces quatre cinéastes et leur conception commune du documentaire (les quatre se rejoignent sur bien des points). Elle constitue une forme de réponse, ou du moins une proposition possible, à la question initiale de la démarche sociologique adéquate permettant de rendre compte du travail artistique des documentaristes. Attachée à la subjectivité de l'observateur autant que de l'observé, débarrassée des vaines prétentions d'embrasser la totalité d'un phénomène social de manière définitive, l'ethnométhodologie ne conduit-elle pas, grâce à une redéfinition du cadre scientifique, à une appréhension plus directe, bien que moins certaine, de l'activité professionnelle des cinéastes documentaristes?

## Bibliographie

- BENATOUIL Thomas**, [1997], *Le Scepticisme*, textes choisis et présentés, GF-Flammarion, coll. «Corpus».
- BOURDIEU Pierre**, [1984], «Pour une sociologie des sociologues», *Questions de sociologie*, Minuit, 2002.
- DUMONT Jean-Paul**, [1966], *Les Sceptiques grecs*. Textes choisis et traduits, PUF, coll. «Les grands textes», 1992.
- GARFINKEL Harold**, [1967], *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, 1967, 2<sup>e</sup> ed. Cambridge (Angleterre), Polity Press, 1984, chapitre 1 «What is Ethnomethodology?», p. 1, trad. de l'anglais par CONCIN B., DULONG R., PHARO P., et QUERE L., in VAN METER Karl M. (dir.), *La Sociologie*, Larousse, coll. «Textes essentiels», 1994, p. 649.
- HERITAGE John C.**, [1987], «L'ethnométhodologie: une approche procédurale de l'action et de la communication», trad. Michèle Albaret, avec la collaboration de Louis Quéré, in *Réseaux*, CNET, 1991, (paru à l'origine sous le titre de «Ethnomethodology», in GIDDENS A., TURNER J., Eds, [1987], *Social Theory Today*, Polity Press), p. 2 et p. 6.
- LAËRCE Diogène**, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, GF-Flammarion, 1965.
- LECERF Yves**, [1994], «La science comme réseau: projet de manifeste pour une union rationaliste localiste», <http://www.ai.univ-paris8.fr/corpus>.
- LECERF Yves**, *Pratiques de formation*, n<sup>os</sup> 11-12, spécial «Ethnométhodologies».
- PHARO Patrick**, [1989], article «Ethnométhodologie», in BOUDON Raymond, BESNARD Philippe, CHERKAOUI Mohamed *et al.*, *Dictionnaire de sociologie*, Larousse, 2003.
- PHOTIUS**, *Bibliothèque*, t. 3, trad. modifiée par R. Henry, Les Belles Lettres, 1962, dans [Benatouil, 1997].
- SCHÜTZ Alfred**, [1984], «Le monde social et la théorie de l'action sociale», *Sociétés*, n<sup>os</sup> 6-10.
- SEXTUS EMPIRICUS**, *Hypotyposes*, dans [Benatouil, 1997] ou dans [Dumont, 1966].

